

JEAN-RENÉ DALLEVARD

Le rapport d'autopsie

(extraits)

Vers le silence

Nos cris, ce soir, n'auront pas dérangé vos lanternes; ce n'est pas ici que nous marchons, dans les lisières d'un port de mer, tout au bord, déjà un peu oublieux, un peu somnolents.

Ce n'est pas ici, en dépit de la mort qui commence; celui qui s'est invité à notre table porte des fruits qui se reflètent dans la glace, est-ce le soir, cet espace courbe? Ce que nous appelons ainsi, les arches qui peu à peu s'effacent dans le panneau qu'on devine sur le mur.

Ce que nous appelons ainsi, en dépit d'une lassitude revenante, de la mémoire de nos grands fétiches, de ce qu'il écoute et qu'il redit, ce que l'on appelle ainsi, tout vers le silence, vers le silence qui s'effondre au fond des niches sans croisées.

Quelles margelles?

Quelles margelles, quelles rambardes préserveront mon texte de s'effondrer dans ce demi-sommeil? À cette heure, j'entends quelqu'un crier. Quelqu'un crie. Écoutez. Montrez-moi vos mains, et ce fer qui s'incrute à vos épaules.

Montrez-moi. Ou attendez-vous que je hurle dans ce miroir? C'est une chose importante, c'est une venue importune que cette louve fureteuse qui se démène parmi nos cris, que ces chevaux qui tracent une ligne de fièvres sur la feuille de cuivre.

Montrez-moi. Ou je hurlerai. Ne sommes-nous pas portés sans cesse à polir d'autres spectres, d'autres figures ressouvenues, dans une pierre vicinale? Regardez-nous qui nous égarons, qui nous éparpillons, semeurs de salive et de vent, qui jetons les astres sur leur orbe, comme un sort aberrant, dans une terre volée à un jardinier distrait.

Cette cheminée, ou ce tourbillon

Vulcain, dieu au marteau calleux, suis-je ton féal ou ton ordure? M'as-tu jeté à l'ombre de ce mur sans puits comme une rouille, comme une nuit aux couloirs sanglants?

Qui lance ces cigales à brassées, comme nous tentons de chanter? Et qui saigne, ordure hideuse, dans l'axe d'une épée de laves?

Cette cheminée, ou ce tourbillon, et le monde tend vers un horizon, vers un terme où nous pourrions commencer, ayant bu un vin de ronces et d'épines.

Vulcain, dieu au marteau venteux, es-tu le gardien des piles du pont dans la pluie et l'hiver revenus? Qui t'a porté sur cet orbe, loin de ton alcôve de laves?

C'est nous qui posons ces questions, au coin d'une fenêtre froide où les lumières raccourcissent le jour, où les atomes se conglutinent en noirs caillots hors des fourneaux fumants.

Cette nuit à nos frontières

Quel mime est venu cette nuit à nos frontières, drapé dans sa camisole — et nous ne l'avons pas entendu?

Quelle fut cette parole, portée comme on porte un fardeau dans une lumière qui éclaire par fragments, par sporades?

Ainsi de tout un monde muet qu'une nuit prévisible enkys-tait de lichens — mais nous ne l'avons pas prévue.

Ceux-là qui ont bâti nos tours, pavé nos cours, et qui pleurent leurs anciens villages de granits et d'ardoises

et leurs montagnes qui s'étagent comme les ères de mon récit, comme des cairns bloqués dans leur chute archéenne —

et qui veillent, aux frontières d'un sommeil interdit, sous l'arceau des lampes moqueuses, entre les parois de bois clair.

Quelle est cette langue?

Ceux-ci que nous avons oubliés déjà: il aura suffi d'un pas parmi les feuilles tombées; mais, passé le seuil de cette scansion, descendue la première marche, on les voit qui réapparaissent, ils ne nous tiendront pas quitte.

Qu'importe! Nul ne croit à une délivrance. Quelle est cette langue, dont le nom apparaît dans cette absence de tous noms? Quelle est cette langue «irritée», ce dialecte de peu, d'une terre que nous croyions n'être pas la nôtre?

Qu'importe ce que je crois savoir; elle est cela, n'est pas cela; définie, indéfinie; irritée, irritante, morsure d'un vent dénié aux parages du septentrion.

Un vent de déni souffle aux oreilles qui implorent la scansion molle des coquillages. Vers l'auvent de quelle mer chercherons-nous asile contre les loups d'une langue en colère?

Jean-René Dalleverd

Jean-René Dalleverd est né à Bourg-Saint-Christophe. En 1993-94, il a publié dans de nombreuses revues de poésie. Un recueil est paru en août 1994 aux Éditions Multiples: Canopes.